

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 2 : 1916) du

DIMANCHE 20 FÉVRIER 1916

Comme la vie est bizarre maintenant, et de quelle étrange façon tout va sur la boule ronde ! Des milliers de gens ont été jetés hors de leurs demeures par le massacre, le pillage, l'incendie, et vivent dans des maisons d'autrui, que leurs occupants ont abandonnées. Dans ce chaos est né un sentiment curieux de solidarité sociale. On ne s'est jamais vu, on ne se connaît pas encore et cependant l'on tâche, entre inconnus, présentement séparés par de lointaines frontières, de s'entr'aider, de se rendre service. Parfois cette entr'aide a un caractère presque puéril, mais charmant toujours. Les voisins d'un absent surveillent de loin sa porte de rue ou, par dessus les murs des jardins, les autres issues de son immeuble. La pluie n'y causerait-elle pas de dégâts ? Les cambrioleurs la respectent-ils ? Les fenêtres sont-elles toujours closes ? On tâche de savoir et on intervient si c'est nécessaire et possible. Prenons un exemple.

Avenue Louise 442. Grand et luxueux hôtel,

aménagé avec une somptuosité et un confort princiers. C'est l'habitation privée de la famille M., partie pour la France. M. C..., qui l'occupe à présent, a dû, en août 1914, quitter un village du Brabant devant les troupes impériales qui avaient mis sa demeure à sac. Sa famille s'est réfugiée en Angleterre. Il est resté à Bruxelles. Un parent de M. M... est venu le prier d'habiter l'hôtel de l'avenue Louise pour épargner à ce bien l'occupation par la soldatesque. Voilà comment les choses se passent maintenant et, sans doute, dans la plupart des rues de la capitale : pour rendre service à des compatriotes que l'on ne connaît pas, et qui ignorant encore eux-mêmes de quelle manière leurs intérêts sont sauvegardés, on vit au milieu de leurs meubles et l'on mange dans leurs assiettes.

Il faut avoir traversé, le soir, les quartiers opulents, naguère si pleins d'une vie brillante, pour se rendre compte du poids que la guerre fait peser sur Bruxelles. Un timide réverbère clignote de-ci de-là : la Ville, surchargée de dépenses par suite d'amendes et de taxes de guerre que l'ennemi prend plaisir à lui infliger et par l'entretien de douzaines de mille de miséreux, réduit les frais partout où elle peut. Moins de trams aussi que d'habitude : 1.063 hommes de la Compagnie sont au combat. Un rare fiacre : tous les bons chevaux sont pris depuis longtemps, et l'autorité allemande commence à réquisitionner les rossinantes. Pas

d'autos, plus de taxis. Et c'est à peine si, dans les rues désertes et noires, on croise un être humain à chaque kilomètre. Dans nombre de rues, l'herbe pousse dru entre les pavés.

Sur dix maisons, neuf paraissent closes : les unes abandonnées, leurs habitants ayant fui ; les autres occupées par des familles qui s'évertuent à vivre d'un budget réduit de moitié et qui suppriment donc toutes lumières non indispensables. Et combien de maisons dont les propriétaires ou locataires sont partis, parce que la guerre les y a contraints — demeures d'officiers, de fonctionnaires, de soldats, d'hommes politiques ! Sur nombre de façades, le lierre, la vigne-vierge et la glycine ont grimpé follement, couvrant portes et fenêtres, passant et repassant à travers le lattis des persiennes baissées depuis un an et demi, enveloppant la maison jusqu'au faîte. A quel jeu, d'autre part, les mites se sont-elles livrées là-dedans, sur les tapis et dans les armoires ? Les maîtresses de maison frémissent d'y penser.

Nous dévalons ce soir, un ami et moi, par les rues qui descendent vers le bas Ixelles, et il semble que nous soyons les seuls êtres vivants dans une nécropole gigantesque. Voici, au passage, l'habitation de M. Vandervelde, ministre d'Etat. Il l'a quittée depuis dix-huit mois, allant partout pour son pays, d'Anvers à New-York, à Londres, au Havre, à Paris, à Lausanne, conférenciant et luttant pour notre cause, par la

parole et par la plume. Que pouvons-nous faire pour lui ? Pouvons sur sa porte pour vérifier si elle tient toujours. On s'entr'aide comme on peut ...

Toute la route ainsi se déroule dans le silence et l'ombre. Et l'on a, finalement, le coeur serré. Que d'amis disparus, que de visages que l'on avait coutume de voir chaque jour et qui s'estompent dans un passé déjà lointain, que de nids abandonnés, que d'angoisses, que de douleurs, et malgré tout, que d'espérances !

Je trace, autour de ma demeure, un petit cercle d'à peine cent mètres de rayon. Et j'y note : à côté et devant, les habitations de deux officiers belges partis au front ; puis, l'habitation de la famille D..., réfugiée à Coxyde au début de la guerre et présentement à Paris ; celle de Julius Hoste qui rédige un journal belge à La Haye ; celle d'une famille française partie pour son pays ; celle d'un Allemand qui n'ose pas revenir du Rhin ; celle de la famille M..., réfugiée à Folkestone ; celle de notre confrère Patris, parti pour le Havre.

Pareil relevé, chacun peut, le faire dans son quartier : depuis un an et demi, la moitié des Belges gardent les biens de l'autre moitié.